

cicule de ses *Transformations de Paris*, propose, pour mettre en valeur ces sculptures, des alignements discontinus, brisés et à redans. Cette proposition est plus que séduisante pour ceux — si rares — que passionne le problème de l'esthétique urbaine. Malheureusement elle ne peut être pratiquée que dans les villes nouvelles. Nous supporterons longtemps encore, en France, la tyrannie de la tradition et, avec la lenteur, la ténacité de l'Administration, ces bouleversements ne sont pas près de se produire (1).

Pourtant c'est surtout en singularisant le style des façades que nos cités prendront un caractère. La science nous y aide. L'architecture métallique, florissante, mais trop lourde en Amérique, s'allège, chez nous, d'un poids formidable de poutres et de ferrures. Le perfectionnement du machinisme facilite le travail des métaux que les marteaux pilons malléent sous le dé clic des boutons impulseurs. Le fer forgé réédite, mo-

(1) V. les curieux fascicules de M. Hénard, architecte, ses discussions sur les diverses formes d'alignement ; son projet de pont en X sur la Seine ; ses visées relatives à l'établissement, en place des fortifications de Paris désaffectées, d'un boulevard à redans, avec douze parcs périphériques.

dernisés, les festons et les astragales d'antan. Les fontes flammées subissent des colorations imprévues. L'excellence des fours et la maîtrise des artisans permettent l'épuration des mosaïques et des céramiques dont se pavoisent les murailles extérieures et s'ornent les intérieures. Le verre, sous le souffle averti des verriers, s'irise de teintes surnaturelles et se modèle selon les vœux les plus biscornus. Enfin le boistaraudé, sculpté, ajouré, tordu en d'inconcevables convulsions, répond à toutes les requêtes.

Et la chimie, dans ses alambics et ses cornues, découvre chaque jour de quoi dissiper les dernières défauts et colorer ce qui, sans elle, demeurerait morose et inexpressif...

III

En attendant que l'intellect des municipalités et des constructeurs se transforme et que nos villes, par leur volonté en communion, entrent dans la voie esthétique, il est curieux d'observer comment se comporte l'architecture moderne en

face de l'Église. Car l'Église est presque toujours un legs du passé (1). Sans doute la prière solitaire parut-elle, un jour, à nos ancêtres, d'une efficacité incertaine. Ils s'unirent donc pour créer des maisons de prières collectives, sentant la puissance, auprès de la divinité, de leur cohésion. Le plus souvent ils gîtèrent ces édifices sur des mamelons ou des perrons majestueux, afin que leurs appels de miséricorde parvinssent plus rapidement. Et cela ne leur suffit point encore. Aux tours, aux clochers et aux flèches ils confièrent la mission de disperser, au milieu du ciel même, la rumeur de leurs oraisons.

L'église, dans la masse monumentale de la ville, devint, en outre, un centre de groupement. Le troupeau des habitations convergea vers elle comme vers une protectrice. Elle le domina ainsi que le prêtre en chaire domine les fidèles.

(1) Nous ne discuterons pas ici la valeur d'art des églises modernes. Huysmans, croyons-nous, épuisa la question. V. ses pages relatives au Sacré-Cœur qui lance sur Paris comme une perpétuelle bravade à la beauté. Nous n'entendons pas non plus notre examen de l'église à l'intérieur qui n'entre pas en ligne de compte dans l'esthétique de la rue.

Bientôt même elle consentit à l'abriter. Les maisons s'accolèrent à elle, ne formèrent plus qu'un corps avec ses dures assises et ses arcs-boutants semblables à des ailes.

Assurément l'église rendit des services inappréciables aux malcontents de la vie. On le peut préjuger par l'immense ardeur que lui vouèrent les intelligences et les bras. Commencée généralement dans l'incertitude d'être jamais terminée, elle recrutait, obole par obole, ses pierres et ses boiseries. Cette incertitude lui valut de ne jaillir que très rarement toute pure dans la broderie gothique. Elle fut une mixture de beauté. Elle bénéficia de la foi superstitieuse et tourmentée de l'obscur moyen âge et de toutes les fois qui se succédèrent jusqu'au seuil du libertinage. Saint-Étienne du Mont même ne souffrit point de l'athéisme de Théophile (1).

La collaboration des siècles rend impossible une appréciation esthétique de l'église. Sur la surface du globe, elle est comme une dissémination de bouquets de pierre. Elle exprime la vie de toutes les classes qui d'ailleurs s'exprimèrent en

(1) Église de Paris, bâtie sous Louis XIII.

elle. De même qu'elle porte des galeries de rois et d'évêques, des conciles de saints et les images passionnées des Testaments et des Écritures, de même elle porte les faces hirsutes des artisans qui l'édifièrent et des truands qui versèrent leur teston en sa faveur. Car une telle diversité de physionomies dans la foule innombrable qui hante les portes incurvées, les tours, les galeries extérieures et chapiteaux intérieurs suppose évidemment une prodigieuse diversité de modèles. Le seigneur et le serf ne considéreraient-ils pas, en effet, comme une gloire enviable de participer de leur propre effigie à la splendeur des sculptures ecclésiales ?

Et pour ces étonnantes évocations de l'enfer, ce stupéfiant amalgame de visages grimaçants, de corps tordus par la souffrance, les chambres de tortures où la justice s'aidait elle-même à établir sur des aveux la sûreté de ses enquêtes, ne fournirent-elles pas une documentation aux habiles praticiens du ciseau ?

Évidemment, toute la vie contemporaine de sa fondation passe dans le tableau de pierre de l'église. Ici les ironistes travaillèrent et là les

satiriques. En tel endroit sourit une idylle et en tel autre s'exerce une luxure. Des feuillages simples, des fleurs des champs, quelques fruits communs s'enroulent autour des chapiteaux ou ceignent les contreforts extérieurs. La fougère et le plantain, l'iris et le nénuphar, l'arum et la vigne, le trèfle et la renoncule, la chélidoine et l'ancolie, l'hépathique et le lierre, et d'autres encore, plus nobles ou plus vulgaires, le rosier et le chêne, le figuier, le houblon, le mufler, le houx, le chardon, le poirier, le chou, la chicorée, parfois même un flocc d'algues marines, seuls ou mélangés, en guirlandes, en bouquets ou en grappes, concourent à l'ornementation florale. Ce sont pauvres plantes, quotidiennement contemplées, banales, mais pleines de relief et qui, stylisées, dépassent en valeur décorative la froide acante de l'Hellade.

Pour quelle raison bizarre des archéologues s'épuisent-ils à chercher un symbolisme où ne se manifeste qu'un réalisme simpliste ? A doses égales, dans la contexture de l'église, s'entremêlent, comme dans la vie, la légende et la réalité, la croyance qui s'exaspère et le péché qui la nie.

Et tout cela s'épanouit en une harmonie que nous n'atteindrons jamais parce que nous la cherchons et qu'elle doit être impulsive, harmonie entre les claires dentelles, les colonnettes graciles et les gargouilles aux gueules chafouines, coiffées de la salade militaire ou du bonnet bourgeois; harmonie entre les saints aux attitudes d'extase et les démons qui agonisent à leurs pieds; harmonie entre l'horreur devenue belle d'exagération et la beauté sans mélange; harmonie qui partout trouve le secret d'accommoder l'antithèse.

Ah! ce n'est point en ces quelques pages rapides que nous prétendons vanter congruement les façades de l'église! Des volumes n'y suffiraient point. Il faudrait successivement, d'un pôle à l'autre, les examiner toutes. Leurs caractères généraux qui paraissent les cataloguer en des classes définies n'empêchent pas leurs dissemblances décoratives de renouveler perpétuellement leurs aspects.

Telle église se distingue par la majesté, telle autre par la sévérité, telle autre par la grâce. L'une, bâtie de pierre, s'est assombrie jusqu'à

devenir un catafalque funèbre; l'autre, bâtie de granit rose ou de granit bleu, reflète, dirait-on, un état momentané du firmament où elle trempe ses flèches aiguës; une autre encore flamboie du vermillon de ses briques. Celle-ci, toute morne et sans fioriture, témoigne que les sculpteurs anciens renoncèrent à agrémenter son grès dur; celle-là, sur son corps de silex, porte, comme des plaies, ses fenêtres de pâle craie. Beaucoup ressemblent à des hangars où l'on engrangerait le bon grain; beaucoup à des palais de superbe et de luxe. Il y en a de seigneuriales et de bourgeoises. Il y en a, au fond de la Chine, de toutes pareilles à des pagodes; il y en a, au fond de l'Afrique, de toutes pareilles à des huttes. Il y en a de fortifiées, bastilles religieuses, hautes et drues, avec chemins de ronde, tours crénelées, barbicanes. Il y en a d'attendries et de bienheureuses, béguinages enténébrés de silence et de songe où passent de blanches coiffes de nonnes.

Elles vous accueillent avec le sourire de leurs portails ébrasés en miniatures de pierre. On dirait même que ces portails et les porches en avancement sur leurs colonnes ténues ne furent

si merveilleusement ajourés que pour solliciter la curiosité du passant, lui promettre des douceurs ultérieures, l'engager à entrer en confiance.

Et toutes ces églises ouvrent, comme d'étranges yeux de mystère, leurs fenêtres embrumées d'encens. De la baie triste et ronde à l'ouverture en forme de trèfle, de l'ogive à la verrière rosacée, comment formuler l'inouïe beauté que les peintres inscrivirent sur leurs surfaces de verre. Les vitraux, parmi l'ombre opaque où s'agenouillent les repentirs et se consomment les pénitences, parsèment une lumière d'espoir, un rayonnement de cet extra-monde où des récompenses attendent les justes. Leurs mosaïques, parfois blanches ou teintées d'aurore et parfois érubescentes de colorations, favorisent les gestes bibliques des saints, des béates, des évangélistes, des prophètes, et glorifient la mission de Jésus nimbé d'or, et magnifient la grave sérénité de Dieu le père. Et les anges aux ailes éployées, et les angelets incorporels en ont chassé la face odieuse de Satan.

Pour que son entremise entre la créature et la divinité eût moins de chance de demeurer illu-

soire, l'église, nous l'avons dit, prolongea jusqu'aux régions sidérales ses clochers où clament ses voix de bronze. Et là encore les dispositions et les formes difféèrent à l'infini. Il y eut des tours coiffées de chapels de dorures et d'autres pareilles à des pigeonniers où des tuiles émailées dessinèrent des arabesques polychromes. Il y en eut de carrées et de rondes, d'octogonales et de polygonales. Il y eut des dômes byzantins, des coupoles, des belvédères et des pylônes. Il y eut des clochers massifs, d'autres troués de dentelures, et d'autres encore accompagnés de clochetons satellites. Il y eut des flèches uniques soutenues et comme exhaussées par le ramassement des bâtisses autour d'elles ; il y eut des couples et des triangles de flèches et parfois les toitures des cathédrales dressèrent par centaines, comme des stalagmites, leurs aiguilles taraudées (1).

Évidemment, ces monuments considérables que l'on ne pouvait raser sans provoquer une désapprobation unanime, durent fort embarrasser les architectes de l'Empire occupés à

(1) La Cathédrale de Milan, 135 flèches.

banaliser les aspects de la ville. Ils gênaient leurs mouvements, barraient le passage à leurs voies directes, obstruaient leurs perspectives. Ils prirent tout d'abord le parti de les alléger de leurs encombrements madréporiques de masures. Ainsi, mettant en pratique leurs théories stratégiques et hygiéniques, pensèrent-ils accroître, par le dégagement de leurs silhouettes, leur intérêt artistique. Mais, à notre sens, ce but ne fut pas atteint. Car on enleva aux églises leur attitude de protection et de direction. Elles ne centralisèrent plus le groupement architectural et l'érection autour d'elles des fameuses maisons de rapport dont les sept étages parfois dominèrent leurs clochers, souligna leur anachronisme.

Dans la suite, les architectes comprirent la nécessité d'atténuer ces contrastes lamentables. Et leur tactique changea. Ils ménagèrent aux églises de larges espaces et les environnèrent de jardins. De cette façon ils espèrent rompre leur force attractive, diminuer leur séduction et leur supériorité sculpturales, les niveler à leur concept d'harmonie urbaine. Pour qu'elles

s'accordassent avec l'ambiance, il eût fallu les entourer de maisons construites selon le style médiéval. Telles qu'elles sont aujourd'hui, elles donnent l'impression de têtes survécues à la mutilation des corps.

IV

Les statues, de nos jours multipliées, entrent essentiellement dans le décor de la rue. Mille écrivains ont, en d'abondants articles, dénoncé leur laideur. Le temps est passé où triomphait la beauté nue. Nos plastiques d'ailleurs ne prétent guère à la nudité et les bourgeois en ont la pudeur. D'autre part la sculpture moderne, dédaignant de s'inspirer de l'ambiance, dérobe maladroitement à la sculpture antique ses sujets, ses motifs et sa technique, à moins qu'elle ne se fasse la mercenaire officielle des gouvernements et des comités (1). Dans ce

(1) Il est bien entendu que de nobles artistes, Rodin, par exemple, sont exceptés de ces jugements. D'ailleurs, ces artistes ont, en général, rarement la faveur des comités.